

Voyage à Meaux

Polypâques et Figures du Mystère. Exposition de Michel Madore à la Cathédrale Saint-Étienne de Meaux en France (12 mai au 5 juin 2005)

Robert Marteau

Number 8, Winter 2005

Politique et littérature : les mots, petits ou grands

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

ISSN

1705-0502 (print)

1920-8812 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marteau, R. (2005). Review of [Voyage à Meaux / *Polypâques et Figures du Mystère*. Exposition de Michel Madore à la Cathédrale Saint-Étienne de Meaux en France (12 mai au 5 juin 2005)]. *Contre-jour*, (8), 173–177.

Voyage à Meaux

Polyptiques et Figures du Mystère. Exposition de Michel Madore¹ à la Cathédrale Saint-Étienne de Meaux en France (12 mai au 5 juin 2005).

Le train d'abord. Les vertes prairies. La Marne. Le ciel au-dessus, bourré de beaux nuages, que le vent roule, dilatant ainsi les éclaircies, astiquant des clairières, ce qui fait qu'en bas la pierre en prenant plus de lumière devient intensément blanche, et ainsi s'élève vers le ciel, en tour majeure, pesante et pourtant érigée, levée, verticale vers le zénith. On la voit de loin quand on vient par la route, c'est ce que me dit Michel Madore. Oui, je m'en souviens, c'est ainsi que je m'étais rendu à Meaux, par deux fois, espérant répondre au vœu de Fernand Ouellette qui m'avait demandé un *Bossuet* pour la collection qu'il avait créée. Je n'ai jamais écrit le *Bossuet*, mais j'ai approché de plus près l'évêque de Meaux, me faisant la réflexion, face au portail, qu'avant moi déjà il en avait vu les statues décapitées, lui qui, à l'âge de vingt-huit ans, quand il était chanoine à Metz avait écrit à Paul Ferry, en sa *Réfutation du catéchisme de Paul Ferry* : « Puissiez-vous enfin vous repentir d'avoir ajouté le malheur du schisme à tous les maux de l'Église. » C'est dire que je ne pouvais, retournant à Meaux, m'abstraire de la présence de celui qu'on a plutôt à tort qu'à raison surnommé l'Aigle de Meaux, à moins qu'on ait voulu par ce raccourci signifier qu'il fut à la fois un héros et un saint et qu'il a porté la langue

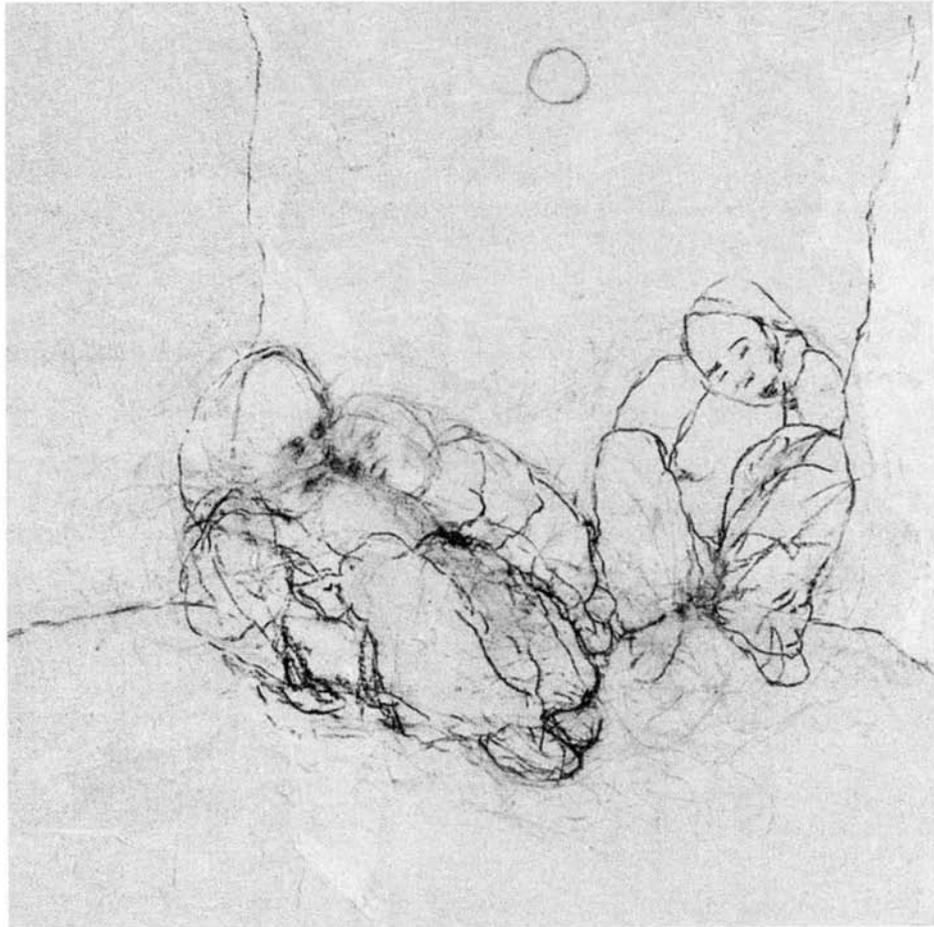


Michel Madore, *La Pietà*.

française aux nues. Par une jolie rue nous avons donc cheminé de la gare à l'église et je m'émerveillais de la lumière qu'il nous était donné d'avoir alors qu'à plusieurs reprises j'avais dû remettre ma visite. Et je me disais en marchant que les petits villes ont bien du mal à se garder une âme, prises qu'elles sont entre le désir de se moderniser et celui de sauver ce qui peut encore être sauvé. Il est environ trois heures de l'après-midi, soit une heure au soleil, dont les rayons viennent sur le portail Saint-Étienne par lequel nous accédons à l'intérieur de la Cathédrale, et c'est sur notre gauche, dans la partie occidentale, derrière le portail du Jugement dernier, dans ce vaste volume de pierre blanche, qu'ont été disposés les polyptiques de Michel Madore, il faut bien le reconnaître peu faits pour être présentés dans une galerie, mais tout à fait à leur place provisoire dans cette architecture monumentale. L'accord entre le calcaire qu'éclaire la lumière blanche légèrement mouillée de ce début d'après-midi, le papier de Chine marouflé sur toile, le fusain, la sanguine, la craie, c'est cela d'abord qui discrètement vous requiert, vous rendant sensible l'absence de couleur, la discrétion. L'œuvre ou mieux l'ouvrage de Michel Madore est confidentielle ; elle sollicite votre confiance. Pour l'aborder... Eh bien non, elle ne s'aborde pas : elle se confie à qui lui fait confiance : comme l'artiste est là présent par son retrait, l'œuvre peu à peu vient à vous selon votre intensité de présence. Il faut un peu de temps non pas tant pour s'habituer que pour s'effacer à soi-même et permettre l'imprégnation, lente, certes, mais telle qu'il convient parce qu'il s'agit de choses graves qui sont seulement ici montrées sur le mode allusif. On ne vous impose rien : suivez mon doigt, écoutez la trace, songez à la poudre sur l'aile du papillon, au pollen qui poudroie au cœur de la fleur, à l'aurore aux doigts de rose, selon la réitération d'Homère ; encore aux traits que trace sur sa place le charbonnier pour connaître le compte de ses sacs de bois carbonisé. Des figures, ainsi, pudiquement ou sans pudeur, je ne saurais dire, invitent — en quelque sorte — à leur gestation ; embryons, se déclosent, développent, quêtent plus de clarté, veulent s'épanouir, trouvent le chemin, la circonvolution, le méandre, la sinuosité, le mouvement, le rythme, plus haut s'élèvent, voient, ont vu, tombent de haut, selon un ralentissement infini. Rien de gratuit, rien de voulu : une obéissance — mais à quoi ?

On n'en sait rien. On ne saurait quoi répondre. On vous le dit, pourtant, dans la mutité : le tout, c'est d'être là, attentif. Faire attention suffit. Toute explication est superflue — nuirait même à l'entrée en matière. Est-ce trop demander à l'homme d'aujourd'hui que de s'animer à atteindre, si bref soit-il, un état de contemplation ? Le temple dans l'homme, proposait Schwaller de Lubicz. Face à l'ouvrage de Madore, en écho me revient la proposition. Il y a des titres : *La grande descente de croix* ; *Les trois mondes* ; *Pietà* ; *On porte le corps, on pleure la chair et le souffle s'envole* ; *Le retable aux figures rugueuses* : on sait à quoi s'en tenir. On se souvient que Kandinsky a écrit *Du spirituel dans l'art*. Plus d'une fois ça m'a dérangé d'écrire : Du peu de spirituel dans l'art (d'aujourd'hui). Il ne suffit pas de peindre une crucifixion, ou une couronne d'épines, ou de faire le portrait d'une sainte ; il ne suffit pas de faire de la peinture religieuse pour qu'elle soit spirituelle, c'est-à-dire pour qu'y passe le *spiritus*, le souffle, pour que l'*anima* qu'anime l'âme anime la main. Vous le savez, une toute petite fleur de Dürer est habitée par l'esprit ; la petite laitière de Goya est comme une sainte fleur du paradis, et aussi la laitière de Vermeer, et la femme lactée qui allaite d'un lait d'amande dans la *Tempestá* de Giorgione ; et la *Ratisseuse* de Chardin, et *Les mangeurs de pois*, de Georges de La Tour ; et quasiment tout ce qu'a fait Fouquet est touché, est habité par l'esprit. Aucune ostentation chez Madore, et nullement de celle de l'humilité et de la modestie — la pire de toutes. S'il n'y a pas de couleurs ce n'est pas pour suggérer que les coloristes sont des prétentieux ; s'il n'y a qu'allusion et tremblement ce n'est pas pour juger ceux qui maçonneront à chaux et à sable. Non, aucune leçon n'est donnée à qui que ce soit. Rien n'est dit qui ne puisse s'éveiller en chacun, à tout moment, en tout lieu. L'allusion peut ouvrir ailleurs que sur l'illusion. Éveiller. Éveil. Le bruit que fait une fleur en s'ouvrant. Et c'est maintenant que je m'aperçois que j'ai omis d'écrire le nom de Rembrandt, de nommer l'Orient, tutélaires très certainement dans tout l'œuvre de Madore.

Robert Marteau



Michel Madore, *Le retable aux figures rugueuses* — détail.

¹ Michel Madore, peintre, sculpteur et poète, est né à Montréal en 1949 et vit à Paris depuis 1977. Il a exposé et travaillé au Canada, en France, en Belgique, au Luxembourg, en Hollande, en Allemagne, au Portugal, en Hongrie, en Algérie, en Corée, en Chine et en Inde. Il a travaillé avec les écrivains Claude Beausoleil, Jean-Paul Daoust, Émile Martel, Robert Marteau, Pierre Perrault et Jean Royer. Il a publié, aux Éditions Mémoire Vivante, à Paris, les *Carnets d'atelier* et *Le Livre de Yü*. Au cours des dernières années, il a exposé à l'Église Saint-Pierre aux Nonnains (Metz, France, 2005), à la Cathédrale de Meaux (France, 2005), à St-Cyprien (France, 2004), à la Galerie De Valk (Harlingen, Hollande, 2004) à la Chapelle Notre-Dame de la Sagesse (Paris, 2003), à la Galerie Figure (Paris, 2003) et à la Basilique Saint-Urbain (Troyes, 2003). <http://www.michel-madore.com>